

Reçu le 12/06/2016

Publié le 19/11/2016

**Implicite et ambiguïté au service de l'humour : entre sens et argumentation**  
**Implicit and ambiguity in favor of humor: between meaning and argumentation**

**Kheira MERINE\***<sup>1</sup>

<sup>1</sup>Université Oran 2, Algérie

**Résumé**

Dans tout acte de communication se pose, à la réception, le problème du sens qui est souvent perçu autrement que ne le souhaite l'instance productive. Nombreuses sont les causes de ce « hiatus », causes débattues en grande partie par la pragmalinguistique (Grice, Martin, Ducrot, Moeschler, Kerbrat-Orecchioni...). Les humoristes, quant à eux, exploitent ce phénomène pour créer des scènes où les mots sont les outils fabriquant des décalages servant l'humour certes, mais permettant également une forme de falsification du langage. En nous basant sur le texte (sketch) de R. Devos « A quand les vacances ? », nous essayons de montrer le fonctionnement de deux procédés linguistique et pragmatique dans le blocage ou le déblocage communicationnel à savoir : l'ambiguïté et l'implicite.

Notre travail consistera à montrer comment le texte combine entre ces deux procédés différents pour en faire des ingrédients, d'une part pour instaurer l'incompréhension qui sert l'humour et d'autre part pour débloquer la situation, toujours à l'aide de mots articulés à deux niveaux : leur signification et leur représentation. Notre but dans cette réflexion est de montrer la dimension communicative du mot qui n'est pas que linguistique mais qui peut reposer sur d'autres paramètres. Le *mot* donc sera l'élément clé d'analyse, il sera pragmatiqué tel que l'utilise le texte dans un but d'être soit élément ambiguïtant (Fuchs, 1996), soit élément fonctionnant implicitement pour aiguiller le sens (Ducrot, Kerbrat-Orecchioni) dans une construction argumentative.

**Mots-clés :** implicite, déblocage communicationnel, ambiguïté, procédés linguistiques

**Abstract**

In every communication act, during the reception phase, the question of meaning arises, as this latter is often perceived differently from what the productive instance conceives it. The several causes of this hiatus have been discussed, for a large part by pragmalinguistics (Grice, Martin, Ducrot, Moeschler, Kerbrat-Orecchioni...). On the other hand, comedians make use of this phenomenon to construct situations where words contribute to create discrepancies serving humour indeed, but allowing a kind of language "falsification" as well. Using

---

\*Auteur correspondant: merinekheira2@yahoo.fr.

R.Devos' sketch "When would the vacations be?", we shall try to unveil the functioning of the linguistic and pragmatic processes present in the communication blocking and unblocking, namely ambiguity and the implicit. We shall aim at showing how the text combines these two processes, on one hand, to establish the misunderstanding that serves humour, and, on the other hand, to unlock the situation, thanks to words articulated on both levels of meaning and representation. The communicative dimension of the word is not solely linguistic but is also based on other parameters. The word will thus be the key element in the analysis, and will be pragmatized, as the text uses it, either as a factor creating ambiguity (Fuchs, 1996), or as one functioning implicitly to steer meaning (Ducrot, Kerbrat-Orecchioni) in an argumentative construction.

**Keywords:** implicit, communicative unblocking, ambiguity, linguistic processes

## Introduction

Comme l'humour repose essentiellement sur un langage conçu pour créer des décalages, il fait appel à des constructions textuelles où sont combinés des procédés *sémiotiquement complexes*. Répondant à son aspect majeur qui est de fonctionner autour et à l'aide d'incongruité, il sélectionne ses ingrédients pour marquer son originalité mais aussi pour répondre à une finalité qui n'est pas que le rire. Le texte « *A quand les vacances ?* » de Raymond Devos, texte constituant notre corpus d'analyse, s'inscrit dans cette logique en se démarquant par sa structure d'apparence simple mais dont le fonctionnement sémiotique et pragmatique lui confère une valeur oscillant entre le philosophique et le didactique, rattachant ainsi la notion d'humour à l'une de ses origines.<sup>2</sup> Se servant de procédés traditionnellement connus, tels que le sens ambigu et l'implicite le texte construit sa logique interne (*local logic*) en se basant sur le mot et sa portée aussi bien linguistique que pragmatique. Notre travail consiste donc à analyser la combinatoire mise en œuvre pour faire du mot l'élément clé du texte, à partir duquel fonctionne l'incongruité ainsi que sa théâtralisation. Nous structurons notre texte autour du rapport qu'entretient l'humour, dans un premier temps, avec l'ambiguïté, dans un deuxième temps, avec l'humour et dans un troisième temps, avec la distanciation comme principale fonction discursive.

### 1. L'ambiguïté mise au service de l'humour

L'humour, échappant à une norme définitoire, a toujours été considéré par rapport à des procédés provoquant le rire. Donnant lieu à des théories, ces procédés, sont définis en fonction de l'aspect ludique qu'ils engendrent dans un acte communicationnel ; parmi eux figurent le contraste et l'ambiguïté. Ainsi pour Kant (Prieogo-Valverde, 1964, p. 17) « les théories du contraste sont davantage centrées sur l'humour comme procédé ludique et tentent d'en décrypter le fonctionnement. Le contraste réside dans l'écart entre ce qui est attendu et ce qui se produit réellement et c'est la perception de cet écart qui déclenche le rire ».

---

<sup>2</sup> Dans son ouvrage intitulé « le sens littéraire de l'humour » (PUF, 2010), MOURA montre que la notion d'humour permet de montrer comment de la théorie des humeurs médiévale, le concept aboutit à une « tournure d'esprit » singulière, avant de devenir notion philosophique dans les écrits d'idéalistes allemands... » (Cité par BENDHIF-SYLLAS Myriam, 2011, « Humour et littérature » [en ligne], *acta Fabula*, Disponible sur <<http://www.fabula.org/revue/document6317.php>> [consulté le 21/09/2014].

Développant cette idée, Koestler (1964, p. 21) précise que « c'est non seulement l'écart entre ce qui est logiquement attendu et ce qui survient qui déclenche les rires mais c'est aussi et surtout le fait que l'élément qui apparaît est compréhensible selon deux niveaux de sens différents, l'un logique et l'autre incongru ». On comprend que le contraste est causé par deux sens différents présentés par le même fait de langue ce qui se rapproche du phénomène produit par l'ambiguïté qui se présente sous forme d'un signifiant renvoyant à plusieurs signifiés, comme le précisent Le Goffic et Fuchs, dans les définitions suivantes :

- « *Un énoncé (une phrase) est ambigu quand il possède une description (représentation) à un niveau donné et deux ou plusieurs descriptions (représentations) à un autre niveau* » (Le Goffic, 1982, p. 84)

- *un constituant linguistique est ambigu quand à une seule forme correspondent plusieurs sens. [...] Parler d' "ambiguïté-alternative" (Fuchs : 1996), c'est insister sur le fait que les différents sens d'un constituant ambigu sont mutuellement exclusifs. Si c'est le sens A, ce n'est pas le sens B (et inversement) ; il faut donc nécessairement choisir entre les deux si l'on veut comprendre le message.*

Ce caractère biunivoque de l'ambiguïté (un signifiant renvoyant à au moins deux signifiés, 1Sa→Sé1 et Sé2...), souvent vu comme une *dualité* va fournir à l'humour l'un de ses éléments clés à savoir le *disjoncteur* (Morin, 1966) qui va servir à la mise en place de l'incongruité; il permet ainsi, au Sé2 de fonctionner en prenant le dessus sur le Sé1. Dans notre texte, cette disjonction est mise en œuvre à l'aide de l'homophonie qui joue sur « le signifiant (phonique) identique renvoyant à des signifiés distincts. » (Gaudin, Guespin, 2000).

### 1.1. L'homophonie : un disjoncteur discursif

Structuré sous forme de dialogue, notre texte installe l'incongruité dès les premiers échanges des deux interlocuteurs par le biais de l'homophonie :

- [purkâkelœr] ?
- [kãmãvulevukəzəvudizkãsizənəsepau] ?

[purkâkelœr] ? Présente deux réalités qui peuvent être interprétées ainsi : « Pour Caen, quelle heure ? » considéré comme étant Sé1 ou « pour quand ? Quelle heure ? », considéré comme étant le Sé2. C'est cette deuxième interprétation qui installe l'incongruité puisqu'elle engendre une réponse confirmant le décalage instauré par le jeu, du fait que « le disjoncteur favorise le passage vers S2 sans annuler S1 » (Priego-Valverde, 1964, p. 22), ce que A. Koestler (1964, p. 21) appelle « bisociation » qu'il définit comme

*[...] la perception d'une situation ou d'une idée L, sur deux plans de référence M1 et M2 dont chacun a sa logique interne mais qui sont habituellement incompatibles. On pourrait dire que l'événement L, point d'intersection des deux plans, entre en vibration sur deux longueurs d'onde. Tant que dure cette situation insolite, L n'est pas simplement liée à un contexte d'association, il est bisocié à deux contextes.*

Les deux contextes seraient les deux univers sémantiques qui sont confrontés dans l'échange verbal. Il reste à savoir comment fonctionnent ces univers et qu'est ce qui maintient leur jonction loin de toute résolution.

### 1.2. L'homophonie source d'ambiguïté en texte

L'ambiguïté surtout linguistique, mise en discours, est « épinglée » (Fuchs, 1996) par un contexte plus ou moins développé, sans ce dernier (contexte), elle serait une *ambiguïté virtuelle*. Pourtant l'homophonie (ambiguïté sonore) est entretenue de manière à se servir du contexte textuel pour fonctionner selon les principes du jeu que s'est assigné le texte. Cet entretien s'explique par le fait qu'elle est associée à un procédé dénominatif faisant appel soit à des noms propres (NP) soit à des noms communs (NC).

### 1.3. Homophonie et nom propre

Dans le texte le NP est employé pour désigner des lieux et plus particulièrement des villes (Caen, Troyes, Sète), seulement, si la composante graphique de ces NP leur confère une particularité distinctive, il n'en est pas de même pour leur composante phonique qui se confond avec celles d'autres mots renvoyant à d'autres réalités. Ainsi, le nom de la ville se confond-il soit avec un adverbe interrogatif exprimant le temps ([kã] → Caen / *quand* ?), soit avec un numéral cardinal ([tRwa] → Troyes / *trois* ; [set] → Sète / *sept*). Mais ce qui renforce la mise en place du décalage c'est d'une part le lien établi entre deux éléments linguistiques à valeurs opposées (homophonie et NP) et d'autre part, leur mise en discours, autrement dit leur contextualisation.

#### 1.3.1. Homophonie/NP : lien ou contamination ?

Si l'homophonie est par essence ambiguë créant, comme nous l'avons vu plus haut, « un débordement du sens sur la forme » (Fuchs, 1996), le NP est d'après les différentes thèses qui en ont débattu, lié directement au référent de sorte à ne pas être confondu avec d'autres « désignateurs »<sup>3</sup>, il découle d'une convention beaucoup plus culturelle que linguistique ou systémique. D'après Kleiber : « *le nom propre « N » a pour sens la dénomination 'être appelé N'* », il est donc la désignation claire et univoque du référent. Et c'est en lui donnant, sur le plan phonique, l'aspect d'une unité linguistique autre, que le texte dénature le NP et lui fait perdre sa valeur dénominative référentielle et par ricochet sa représentation culturelle. C'est ainsi que le jeu du texte fonctionne aux deux niveaux de représentation : représentation culturelle, effacée au profit de la linguistique, effacement dû à la contamination du NP par l'homophonie telle une *pathologie de la langue* (Kerbrat-Orecchioni, 1999), et représentation linguistique donnant au mot tout le pouvoir de dépasser les conventions.

#### 1.3.2. NP et contexte ambiguïtant

Si le mot (ici le NP) a ce pouvoir, il l'acquiert dans son rôle discursif, quand il agit dans un environnement. Ainsi, concernant la séquence disjonctive [purkãkɛlœR] ?, l'incongruité ne réside pas uniquement dans l'ambiguïté du mot [kã], mais dans la formulation de la question où il est employé, question marquée par une forme elliptique faisant abstraction d'éléments pouvant épingler l'ambiguïté causée par l'homophonie (ex : *pour aller à Caen, à quelle heure faut-il prendre le car ?*), le décalage n'est pas le fait de l'homophonie au niveau du NP, mais elle est due aussi au cotexte qui lui est choisi.

Tout comme le NP, le NC connaît le même rapport avec l'homophonie et sa mise en discours.

### 1.4. Homophonie et nom commun

<sup>3</sup> Néologisme créé par nous-même signifiant « éléments de désignation ».

La deuxième réplique dans le texte jouant sur l'homophonie pour maintenir l'incongruité et sous-tendre l'humour, est [ləkaR] ; elle est composée d'un déterminant accompagnant un NC (renvoyant à deux interprétations : *le car/le quart*). Mais ce qui lui permet d'entrer dans la logique du jeu c'est le fait que son signifiant (ambiguïsant) jouit de la même distribution au niveau du texte pour les deux *sé*, (*le car était là / je suis arrivé au quart (ou je suis arrivé au car) / le quart est passé (ou le car est passé)*). Excepté le premier exemple, dans les deux autres, l'homophonie du mot entraîne celle de la phrase :

[ ʒəsɥizariveokar ] → *je suis arrivé au quart ou je suis arrivé au car*, la deuxième éventualité s'explique par le fait que l'occurrence [kaR], signifiant moyen de transport commun, apparaît à plusieurs reprises dans le texte (*le car était là, prenez le car...*)

[ləkaRɛpase] → *le quart est passé ou le car est passé*.

Dans ce troisième exemple, le phénomène de *l'homophonie phrastique* s'explique par le fait que le mot [kaR] s'adapte à la construction sous ses deux formes signifiantes comme sujet du verbe *passer*.

### 1.5. L'ambiguïté en contexte au service du texte humoristique.

Le texte, menant au niveau de sa structure ce travail ambiguïsant, semble avoir deux visées, l'une apparente qui a un lien avec l'humour (plus l'ambiguïté dure, plus l'humour est maintenu) et l'autre est d'ordre théorique : il cherche à montrer que le contexte peut aider à générer des sens ambigus, construits d'une manière volontaire, rejoignant ainsi la position de certains linguistes et philosophes dont Paul Ricoeur qui précise que « par divers procédés, le discours peut réaliser l'ambiguïté qui apparaît comme la combinaison d'un fait de contexte : la permission laissée à plusieurs valeurs distinctes ou même opposées du même nom de se réaliser dans la même séquence. »

C'est ainsi que notre texte construit sa progression autour d'une question ambiguë et déroutante qui connaît deux tensions amplifiant le jeu :

- La première tension se sert de l'ambiguïté du mot [kã] pour transformer le rôle du questionneur (en quête d'une information) en un rôle d'informateur, pour que le questionné qui est chargé d'informer devienne demandeur d'informations. C'est l'auteur de la question de départ qui guide l'échange jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une entente avec son interlocuteur.
- La deuxième se construit sur un renversement des rôles où l'informateur (le personnage principal qui fait une leçon d'histoire et de géographie) se trouve obligé d'écouter les explications que lui présente son interlocuteur et au terme desquelles il se trouve dans la position qu'a connue son interlocuteur au début du texte, c'est-à-dire reprenant le terme [kã] sous une signification alors que la question visait la seconde signification. Ce n'est plus lui qui guide le débat mais c'est l'autre qui décide de l'orientation de la communication.

Cependant, il faut reconnaître que si le *mot* est ici, source d'ambiguïté, son seul aspect formel n'aurait pu faire de lui l'élément ambiguïsant sans sa pragmatization qui l'intègre, selon un choix bien déterminé, dans un processus communicatif engendrant des décalages où il devient, non seulement informatif mais indicateur de rôle, ce qui permet au texte d'entretenir l'ambiguïté et de lui permettre d'agir en son contexte.

## 2. Implicite et humour : le mot pragmatisé

On est presque unanime à l'idée que « Plus que dans toute autre analyse littéraire, l'implicite règne en maître dans celle de l'humour. Sous la signification de surface de ce que produit l'effet comique, se pressent les sous-entendus, les non-dits qui contribuent à son efficacité. »<sup>4</sup>

C'est ainsi que notre texte s'en sert et en fait une arme à double jeu : servir l'humour mais aussi et surtout s'en servir comme argument. Pour ce faire, il utilise comme support à cet implicite des éléments référentiels. Ce sont là deux notions qui s'opposent de par leur nature ainsi que de par leur fonctionnement : les marques référentielles sont explicites et exposent le référent sans aucun calcul inférentiel, tandis que l'implicite, qui est défini par Grice (1975) comme étant « ce qui est communiqué moins ce qui est dit », repose sur l'inférence pour jouer entre ce qui est linguistiquement apparent et ce qui ne l'est que par le sens. Comment donc le texte arrive-t-il à concilier ces deux éléments du discours ?

Répondant à son genre (sketch visant le jeu sur scène), le texte pragmatisé, présente un discours à caractère spontané découlant d'un dialogue (rapporté dans un monologue) où le personnage principal, étant un usager des transports communs, cherche à s'informer sur l'heure de départ des cars en partance pour Caen. Cependant, dans les échanges verbaux, quelques répliques sont conçues pour servir de référence historique (*là où a eu lieu le débarquement*) qui fonctionne à deux niveaux : l'argumentatif et l'humoristique.

### 2.1. La référence historique, un argument désambiguïsant

La référence historique apparaît à la suite de NP qui n'ont pas réussi à représenter le lieu cité par le personnage principal à son interlocuteur ; pourtant la suite de NP respecte une présentation géographique du lieu progressive, allant du nom global de la région à son nom spécifique (Normandie / Calvados), et cela pour mieux situer la ville dont le NP se confond avec un autre mot, comme on l'a déjà vu [kã] (Caen/*quand*).

C'est donc une référence qui joue beaucoup plus pour la situation du lieu que pour rappeler son histoire ; ainsi, le seul mot de *débarquement*<sup>5</sup> a réussi à rendre tous les NP (Normandie, Calvados, Caen) signifiants avec la présence de relation, aussi bien géographique qu'historique entre eux. C'est toute la stratégie discursive du texte qui place comme premier référent culturel le référent historique, en le faisant transcender au référent géographico-spatial. Ainsi fonctionnant comme noyau sémantique, cette référence va non seulement permettre à l'ambiguïté d'être épinglée (pour un premier temps) mais en plus, elle met en relief le caractère culturel du texte humoristique. Ainsi, c'est la connivence du récepteur qui est convoquée par ce rappel historique, qui montre que le sens de ces trois NP n'est complet, que lorsqu'il est historiquement cadré.

Ce cadrage historique se limite à l'emploi d'un seul mot, celui de *débarquement* dont l'incidence au sein du discours est déterminative par rapport au contexte dans lequel il agit en apportant « *une dose massive d'informations* ». Son choix n'est donc pas fortuit car « ce n'est pas parce que le jeu est ludique qu'il est fortuit » (Priego-Valverde, 1964, p. 45)

<sup>4</sup> Présentation de « L'humour et L'implicite, hommage à Raymond Devos » [en ligne], *Humoresques*, n°17, janvier 2003, Disponible sur <<http://www.cultura.com/humoresques-t-17-l-humour-et-l-implicite-hommage-a-raymond-devos-9782913698079.html>> [consulté le 7/10/2014]

<sup>5</sup> Il s'agit du débarquement des alliés, en Normandie, lors de la deuxième guerre mondiale, en 1944.

Ainsi, profitant de la connivence de son récepteur, le texte se voue un rôle plutôt didactique où, en plus de données géographiques, il rappelle un fait historique qui ne doit pas être ignoré.

## 2.2. Référence historique et humour

Là aussi le procédé discursif est mis au service de la référence historique. En effet, le texte, à vocation théâtrale, s'adresse au récepteur (spectateur et auditeur du texte) qui n'est pas communicant, mais qui participe par des réactions extralinguistiques, donc purement situationnelles (gestes, rires, applaudissements ou silence).

Il convoque donc la présence d'un seul personnage sur scène qui va émettre à deux niveaux :

Locuteur / acteur → public/ spectateur : le locuteur est le narrateur qui présente toute l'histoire au public avec les répliques discursives intra-textuelles (discours des deux personnages) en jouant le rôle du personnage principal (c'est lui le concerné par l'histoire), il est donc narrateur/personnage.

Locuteur / personnage → allocutaire / personnage : il s'adresse à son allocutaire qui est le 2ème personnage et qui n'est présent que dans le texte mais absent sur scène.

Ces deux plans de l'énonciation vont jouer en faveur de l'implicite dont les sous-entendus se déplacent d'un niveau à l'autre. Ainsi, l'emploi du couple verbe/nom : *débarquer/débarquement* va fonctionner au niveau du récepteur/spectateur selon deux visées :

- La première, provoquer le rire
- La deuxième, être invité à partager une référence historique

### 2.2.1. Le rire résultat d'un décodage culturel

Au niveau de la réplique (*ma parole, vous débarquez*), le locuteur fait usage d'une expression figée dont la signification renvoie à un codage *culturel* (Ducrot, Todorov, 1972) montrant comment un citadin se démarque d'un provincial, comportement assez dédaigneux établissant une hiérarchie dans la connaissance en fonction de l'appartenance sociale et géographique de l'individu (le citadin est plus 'cultivé' que le provincial). L'humour se sert de cette figure populaire satirique en faisant appel à la connivence du récepteur qui doit répondre favorablement y trouvant son plaisir. Là aussi le choix de l'expression figée est motivé du fait qu'elle permet, d'une part, de fonctionner sous forme de sous-entendu qui, d'après Martin (1976), est « un mode d'inférence situationnelle, correspondant à un implicite pragmatique » (Neveu, 2004, p. 269), et, d'autre part, de servir la suite du texte en lui fournissant, sur la base d'une contiguïté formelle et sémantique, une isotopie autour du lexème : *débarquer* et ses dérivés *débarquement* et *embarqué* (« *ma parole, vous débarquez* », « *là où a eu lieu le débarquement* », « *les flics m'ont embarqué* »). Les trois (pseudo) occurrences ne vont pas avoir la même incidence au double niveau énonciatif, car, si les premier et troisième mots sont mis au service du rire, il n'en est pas du tout pour le deuxième qui permet une tout autre orientation aussi bien du discours que du texte.

### 2.2.2. La référence historique : un régulateur textuel et discursif

L'implicite, au niveau du mot *débarquement* fonctionne en tant qu'argument montrant la position de l'énonciateur qui sait préserver tout son sérieux à une référence historique, justifiant son air moqueur vis-à-vis de l'employé. Mais à un niveau plus profond du texte, cet

implicite sert à expliquer le lien organisationnel du texte où le disjoncteur et la résolution sont liés au mode référentiel du texte mêlant l'histoire à la géographie, même si cette résolution n'est que partielle puisqu'elle va servir le jeu dans sa deuxième orientation avec inversement de rôles et continuité de l'incongruité.

### 3. Humour et distanciation

Le prolongement de l'incongruité est mis au service d'une distanciation que le locuteur instaure pour *rire de lui* mais aussi pour rendre compte d'une certaine réalité qu'il utilise au service de l'humour. D'après Prieogo-Valverde (1964, p. 29), la réalité est présente dans l'humour et constitue le *point de référence*. Pour notre texte, cette réalité n'est autre que la langue qui permet des jeux de mots, tels que ceux utilisés dans et par le texte et qui selon Milner (1982) ont tout à voir avec la *compétence du locuteur*. Ce savoir-faire linguistique le locuteur l'utilise non pour tourner en dérision autrui mais certainement comme moyen de donner à réfléchir sur le pouvoir du *mot*, sur la manière dont il (*le mot*) peut guider la communication en modulant le sens selon sa forme et son contenu sémantique qui peuvent échapper au non averti. Le jeu de mots n'est-il pas un « jeu d'esprit » (Mounin, 1974, p. 188) qu'il serait bon d'entretenir au même titre que l'histoire et la géographie, pour éviter d'être égaré dans la recherche d'un sens qui n'aboutit pas, comme n'a pas abouti la communication au niveau de notre texte-corpus ?

Plaçant le *mot* et le génie de son utilisateur au cœur des débats, le texte de Devos est, sous l'apparence d'un texte humoristique (un sketch), une réflexion sur le pouvoir communicatif du *mot* qui guide la signification en fonction de paramètres tel que celui de la forme. Il reprend à sa manière la problématique du sens en la mettant en relation avec l'aspect matériel du *mot*, c'est-à-dire le son, dénonçant « l'ordinaire effacement – illusoire – du signe, transparent, « consommé » dans l'accomplissement de sa fonction de médiation », car « le mot, le moyen du dire, résiste, s'interpose comme corps sur le trajet du dire, et s'y impose comme objet » (Authier-Revuz, 2003, p. 88-89) sur lequel on doit s'arrêter pour réfléchir.

### Bibliographie

Stora-Sandor Judith, 2003, « L'humour et L'implicite, hommage à Raymond Devos » [en ligne], *Humoresques*, n°17, Disponible sur <<http://www.cultura.com/humoresques-t-17-l-humour-et-l-implicite-hommage-a-raymond-devos-9782913698079.html>> [consulté le 7/10/2014]

AUTHIER-REVUZ J, 2003, « *Le fait autonymique : langage, langue, discours. Quelques repères* », *Parler des mots*, Paris, Sorbonne nouvelle, p. 67-96.

BENDHIF-SYLLAS Myriam, 2011, « Humour et littérature » [en ligne], *acta Fabula*, Disponible sur <<http://www.fabula.org/revue/document6317.php>> [consulté le 21/09/2014]

FUCHS C, 1996, *Les ambiguïtés du Français*. Paris : L'essentiel, Ophrys.

FUCHS C, 2009, « L'ambiguïté : du fait de langue aux stratégies interlocutives » [En ligne], *Travaux neuchâtelois de linguistique*, n°50, 3-16. Disponible sur <<http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00551367>> [consulté le 21/09/2014].

GAUDIN F, GUESPIN L, 2000, *Initiation à la lexicologie française ; de la néologie aux dictionnaires*. Bruxelles : Duculot/De Boeck.

GRICE P, 1975, « Logique et conversation » [En ligne], *Communications*, n° 30, Paris : Seuil, pp. 57- 72. Disponible sur <[http://www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1979\\_num\\_30\\_1\\_1446](http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1979_num_30_1_1446)> [21/09/2014]

LE GOFFIC P, 1982, « Ambiguïté et ambivalence en linguistique » [En ligne], *DRLAV*, n° 27, 83-105. Disponible sur <[http://www.persee.fr/doc/drlav\\_0754-9296\\_1982\\_num\\_27\\_1\\_983](http://www.persee.fr/doc/drlav_0754-9296_1982_num_27_1_983)> [21/09/2014]

MILNER J-C, 1982, *Ordres et raisons de langue*, le Seuil.

MOUNIN, G, 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Presses Universitaires de France

NEVEU F, 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Armand Colin.

PRIEGO-VALVERDE B, 2003, *L'humour dans la conversation familiale*, Paris, l'Harmattan.

## Annexe

Texte de RAYMOND Devos

A QUAND LES VACANCES

J'avais dit : « Pendant les vacances je fais rien, rien, je veux rien faire ». Je savais pas où aller. Comme j'avais entendu dire « A quand les vacances ? A quand les vacances ? », je dis :

- « Bon, je vais aller à Caen »

Et puis à Caen, ça tombait bien, j'avais rien à y faire. Je boucle la valise, je vais pour prendre le car.

Je demande à l'employé :

-« Pour CAEN, quelle heure ? » Il me dit :: » Pour où ? »

Je lui dis : « Pour Caen »

Il me dit : « Comment voulez- vous que je vous dise quand si je ne sais pas où ? » Je lui dis :: « Comment vous ne savez pas où est Caen ? »

Il me dit si vous ne me le dites pas Mais je lui dis : « Je vous ai dit Caen »

Il me dit : « Oui, mais vous ne m'avez pas dit où »

Je lui dis : « Monsieur, je vous demande une petite minute d'attention. Je voudrais que vous me donniez l'heure de départ des cars qui partent pour CAEN »

Je dis : « Mais enfin, Monsieur, CAEN, dans le CALVADOS .»

Il me dit : « C'est vague ! »

Je lui dis : « En Normandie .Ah , je dis, ma parole, vous débarquez. »  
« Ah ! il me dit, là où a eu lieu le débarquement, en Normandie, à Caen ? » Je dis : « Voilà ! »  
« Eh bien, il me dit, prenez le car. » Je dis : « Il part quand ? »  
Il me dit : « Il part au quart »  
Je lui dis : « Le quart est passé ? »  
« Eh bien, il me dit, si le car est passé vous l'avez raté »  
Alors je lui dis : « Et le prochain ? »  
Il me dit : « Le prochain, il part à 7 (sept) » Je lui dis : « Mais il va à Caen ? »  
Il me dit : « Non, il va à SETE »  
Je lui dis : « Moi, je veux pas aller à SETE, je veux aller à CAEN »  
Il me dit : « D'abord, qu'est-ce que vous allez faire à Caen ? » Je dis : « Rien, rien je veux rien y faire. »  
« Eh bien, il me dit, si vous n'avez rien à faire à Caen, allez à SETE ! »  
Je lui dis : »Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire à SETE ? »  
Il me dit : « Rien »  
« Ah, je dis, si j'ai rien à y faire, alors d'accord »  
« Alors je lui dis, pour SETE, il part à combien ? »  
« Eh bien, il me dit, il part à 19...mais avec le chauffeur, ça fait 20. » Il me dit, alors : « Vous l'avez raté »  
Alors, je lui dis : « C'est trop tard »  
Il me dit : « oui »  
« Pour SETE oui, mais si ça vous dit d'aller à TROYES, j'ai encore une place dans ma voiture ».  
Je lui dis : « Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire à TROYES ? »  
Il me dit : « Prendre le car »  
« Mais, je dis, pour aller où ? » Il me dit : »Pour Caen »  
Je lui dis : « Comment voulez-vous que je vous dise quand si je ne sais pas où ? »  
  
Il me dit : « Comment, vous ne savez pas où est Caen ? »  
Je lui dis : « Mais si, je sais où est CAEN ; ça fait une demi- heure que je vous dis c'est dans le CALVADOS, que c'est là où je veux passer mes vacances, parce que j'ai rien à y faire.  
« Oh, il me dit, ne criez pas, ne criez pas, on va s'occuper de vous ! »  
Alors, il a téléphoné au dépôt, mon vieux ! à 22 le car était là, les flics m'ont embarqué...à 3, et je suis arrivé au quart où j'ai passé la nuit. Voilà mes vacances. Raymond Devos – IPN, 1998.